

De l'air, de l'air : (suite de la page 1)

Autor(en): **Nicod-Robert, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **51 (1963)**

Heft 34

PDF erstellt am: **20.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-270454>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Notre fabuleux voyage en Turquie

De l'air, de l'air

(Suite de la page 1)

A Ankara nous aboutîmes à un petit hôtel pousseux qui servait à la fois d'auberge et de bâtiment des postes. A peine m'étais-je déshabillée pour entrer dans mon lit gris que mon mari, en ouvrant brusquement la porte, surprit un laquais, l'œil collé contre notre serrure. Un passe-temps comme un autre, pas vrai ?

Le lendemain, traversée de la ville pour aller contempler le musée d'Ataturk. Etrange cité où cette ville morte aux maisons carrées roses, mauves, jaunes, bleues, violettes, oranges, dont la plupart sont toujours en chantier depuis bientôt quelques lustres. Voici enfin la fameuse colline où poussent tous les arbres du monde et où l'armée ottomane monte la garde. Le glorieux squelette de Mustapha Kemal, père des Turcs, repose dans un superbe sarcophage en plein vent, parmi des colonnades de toutes les parties de la Turquie. Que je voudrais être à sa place ! Il jouit là de l'air frais de la tranquillité, de l'altitude, et voilà des mois que, devant lui, des militaires exécutent, jour et nuit, deux par deux, des ballets marchés, avec grands battements de cuissards et « zapatos ». Quel chanceux, cet Ataturk. Il domine cette ville immense qui a poussé en plein désert comme un gros bolet dans le Sahara.

A regret, nous quittons cette Olympe pour continuer à franchir les montagnes pelées du vaste plateau d'Asie Mineure. Ce pays regorge de collines crâniennes, et tout y fait penser aux ronds de seau du sein d'une mère sœur en Jésus-Christ : les mosquées, les collines et la tête rasée des jeunes Turcs couvertes de mouches.

Et le train file toujours vers Kayseri. Or regard, nous nous amusons à chercher les chameaux, comme, chez nous, on cherche les trèfles à quatre.

LA PARTIE CARRÉE

A Kayseri, nous avons, mon mari et moi, établi notre nouveau quartier général turc. Le pittoresque filet dans lequel nous avons été pris paraît déjà de la gare : l'homme à qui nous avions demandé le chemin de notre hôtel nous connaissait l'autodrome qui devait nous conduire, lequel connaissait un autre hôtelier, lequel nous envoya au gardien du Musée hittite, qui nous confia à un chauffeur de taxi, lequel finit par nous attirer dans son hôtel à lui, qui était une maison close. Naturellement, comme nous ne parlions pas le turc, nous n'avons compris qu'à peine !

Poussés dans un premier hôtel, nous avons, comme d'habitude, flûté consciencieusement les draps, puis nous avons envahi les cuisines afin de pointer du doigt les brouets pimentés que nous avions à choisir parmi les quatre-vingts autres marmites fumantes d'épices et de charbon. Enfin, nous sommes allés nous coucher, non sans avoir, comme de coutume, caché deux poignards sous notre oreiller, semé des briques de verre sur le rebord des fenêtres, calé la porte avec l'armoire, assemblé nos deux lits au milieu de la chambre, et posé nos augustes têtes sur nos portefeuilles de moins en moins élastiques.

En pleine nuit, nous fûmes réveillés en sursaut par tous les mezzurins de la ville qui chantaient d'un haut des minarets, avec des trilles éperdues, dans des hauts-parleurs pleins de parasites, tous les versets du Coran. Cela dura plus d'une heure. A peine parvenions-nous à nous rendormir que ces lamentations de Jérémie redoublèrent d'intensité (« Ashad-anna la iahlaah, ilallah, ashadad, Mohamed Rasoul Allah-ah-ah-ah... »), si bien que nous nous levâmes en plus, je le rappelle, d'aller tordre le cou à ces coqs religieux trop matinaux pour nous, chrétiens. De mon lit, je regardais avec rage briller les minarets et dormir les cigognes sur les remparts seldjoukides.

Enfin, cette messe de minuit se termina d'un coup et je pus m'assoupir pour de bon. Le matin, j'étais juré d'être la première aux lavabos, le matin suivant. Mais, à 5 heures déjà, le premier musulman faisait sa toilette. Et quelle toilette, Seigneur ! A travers notre porte nous parvenaient les bruits les plus inquiétants : reniflements, râclements, crachotements, éternuements, gargarismes, pètelements, gargarismes et glouglous infinis. En bon disciple de Mahomet, nos hôtes de chambre se mouchaient dans les doigts, crachaient par terre et inondaient le corridor. Chacun d'eux passait une demi-heure à s'abluonner de la sorte, si bien que, vers 10 heures du matin, le dixième n'avait pas terminé. Fous de rage, nous essayâmes d'ouvrir notre porte, mais en vain, la serrure ayant été forcée pendant la nuit. Alertés par nos appels hélicoptères, toute la ville accourut par les escaliers et par les toits pour enfoncer la rebelle.

Nous changeâmes d'hôtel. Un chauffeur disparut avec nos sacs à l'étage supérieur de ce nouvel asile, et reparut ensuite avec un autre chauffeur. Tous deux nous emmenèrent en taxi aux grottes de Görmé. Entre deux déserts, nous nous arrêtons pour manger des pastèques ou pour fumer le narguili. La vitre de l'auto refusant de se fermer, nous recevions les glâces puissantes d'un vent de sable assez désagréable. A Görmé, nous primes d'assaut les centaines de grottes qui servaient jadis de monastères et de chapelles aux victimes des Turcs. Nos guides ne tiraient par la main et mon mari me poussait par derrière pour que je puisse me hisser à quatre pattes sous ces fresques byzantines qui auraient été les plus grands chefs-d'œuvre de l'art universel si les barbares turcs ne les avaient pas toutes grattées au couteau et si les touristes ne les avaient pas criblées de serments d'amour et de coeurs transpercés de flèches. Allons, un bon mouvement : laquelle de nos femmes-peintres se décidera-t-elle à partir en croisade vers Görmé et à restaurer ces fresques en remettant des yeux et des oreilles à tous ces saints byzantins gri-bouillés ?

A Boyalı, nous stoppâmes en plein monde troglodyte. Une cinquantaine de gosses, noirs de crasse, nous hissèrent jusqu'au dernier tour de rocher pour nous vendre des tapis d'Orient que tissaient deux femmes dévoilées qui, en rencontrant les yeux bleus de mon époux, baissèrent les leurs. Dans un coin, une vieille dame transformait la laine de ses moutons en laine à tricoter.

Nous redescendîmes ensuite sur Kayseri où l'on nous fit les honneurs du deuxième hôtel. Hôtel étrange, mes sœurs : la fenêtre de notre chambre ne donnait pas sur la rue, mais sur le corridor, et ce n'est que du corridor qu'on pouvait l'ouvrir. En outre, on ne conduisait au cabinet réservé aux dames, dont la porte était décorée comme celle d'une devanure de magasin.

Le soir même, quand l'un des deux chauffeurs nous proposa, dans un anglais rudimentaire, d'ac-

cueillir quelques jolies dames et quelques messieurs et de faire des « échanges », nous comprîmes que l'on jouait ici non pas au jass, ni même aux échecs, mais aux « parties carrées », et nous nous enfilâmes aussitôt dans notre citadelle en en bouchant toutes les brèches, afin de parer à tout état de siège.

LA TRAVERSÉE DES MONTS TAURUS

Les trains ne partant pas tous les jours, c'est en car indigène que nous effectuâmes le trajet Kayseri-Adana, qui comportait la traversée des Monts Taurus d'Asie Mineure. La veille, on nous avait présenté le chauffeur du car, un très jeune hurluberlu, à la lèvre inférieure gigantesque et pendante, et au front bas. Dès les premiers cent mètres, nous nous aperçûmes que nous avions affaire à un monsieur qui jouait avec son car comme un bambin avec son tricycle.

C'est ainsi que nous nous mîmes à faire du 10 km./h. sur les routes droites et du 80 dans les virages de montagne sans visibilité. En l'espace de quatre heures, nous croismes deux voitures renversées : l'une s'était écrasée au fond du précipice bordant la route, et l'autre s'était retournée sur elle-même, au beau milieu de la chaussée.

Notre car comprenait une majorité de familles qui avaient emporté leur pique-nique et qui ne s'arrêtaient plus de manger. Sur la banquette d'en face, conque pour deux personnes, un musulman, ses deux femmes et leurs six enfants se partageaient les deux mètres cubes disponibles, dormant soit debout, soit à croquetons, soit à genoux, soit sur un pied. Nous essayâmes d'évaluer, mon mari et moi, en valeur monétaire, chacune des deux femmes, nous basant sur le fait que notre précédent chauffeur de Görmé m'évaluait, avec mes 38 ans, à 6000 liras et quelques kourouches, soit à 2000 francs suisses. De temps à autre, je recevais sur la tête un concombres, une figue trop mûre ou un morceau de cette pâte informe qui est le pain des Turcs et des Hindous.

Avant de franchir le Taurus, le car stoppa près d'une rivière où nous descendîmes tous nous laver les pieds. Après quoi commença la plus folle partie de tape-cul que j'aie jamais eue. La route devint un chemin, puis sentier, puis bled, était tellement caillouteuse et tortueuse que nous étions projetés à la fois contre le plafond et les uns contre les autres.

A Adana, sorte de cuvette à vapeur, nous fûmes rendus fous furieux par la chaleur torride et la mouture de nos corps, nous allâmes établir notre nouveau quartier général turc à Mersin, au bord de la Méditerranée (pas très loin de la frontière syrienne) en passant par Tharsus, ville de saint Paul. Notre car indigène mit sept heures à parcourir ces septante kilomètres.

A Mersin, nous étâmes domiciliés dans un hôtel en chantier, qui donnait sur la « Grande bleue ». Sur la plage, où l'on ne voyait que des têtes de Turcs dont les corps étaient enfoncés dans le sable, à cause de la chaleur, je fis sensation avec mon bled-deux-pièces-minimum, les femmes de l'endroit plongeant dans la mer directement avec leur robe.

Le jour suivant, alors que nous nagions solitaires, dans une mer plus chaude qu'un bain chaud, nous fûmes devancés par une nuée de poissons volants qui nous firent pousser des cris et perçurent les vrais cris de femme, me fit remarquer mon mari. Epouvantée d'être ainsi survolée par des poissons qui, normalement, auraient dû se trouver dans l'eau, j'enfaisais mon époux vers la plage musulmane, noire de monde. Aussitôt une nuée de jeunes Turcs nous accueillirent joyeusement en nous offrant d'entrer dans leur chambre à air qui était de boue et de tourbe. Touchés par tant de sollicitude, nous acceptâmes avec des larmes de reconnaissance dans les yeux. Or, aussitôt que je me fus entourée de ma bouée asiatique et que j'eus perdu pied dans les vagues, je me sentis enlevée par une armée de nageurs plus qu'entrepreneurs, tandis que l'arrière-garde retenait mon mari que j'appelaï en vain.

Mais ma forte carrure helvétique eut raison d'eux et je me libérai enfin en remerciant Allah. Animée d'un reste de sainte colère, je rejetai donc ma bouée à ces agresseurs que les journalistes de mon pays auraient traités de « tristes sires », et retournai sur la plage me baigner dans mes multiples vagues. (Ne supportant plus le soleil des pays chauds, j'avais pris l'habitude de me couvrir la face avec mon chemisier noir et de me draper dans un kimono cambodgien, ce qui me faisait ressembler, aux dires de mon époux, à un arquier-brusier-hallebardier de l'époque des Croisades).

LE TRAIN DE 6 HEURES

Alors que nous nous trouvions toujours à l'autre bout de la Turquie, et le Direct-Orient devant quitter Istanbul le mardi soir, nous avions consciencieusement établi un horaire de traversée de l'Asie Mineure en ligne droite, horaire que nous devions tenir et qui nous obligeait à quitter Mersin le samedi soir, de façon à pouvoir partir d'Adana le dimanche matin.

Notre départ de Mersin fut un arrachement. Nous nous étions habitués aux palmiers, à la mer chaude, aux mouches, à la poussière, aux enterrements sans façon sur la plage, avec leurs pleureuses et leurs mélodistes tristes, et à ce petit genre de vie. Mais chaque jour, avec sa cruche, me laver les ors, au moment où j'allais enfiler mes espadrilles.

Nous primes donc le dernier car indigène et allâmes passer la nuit à Adana, pas trop loin de la gare, de manière à pouvoir attraper facilement notre train, le matin suivant. Nous étions très détendus, vu que nous avions réservé nos places depuis une semaine déjà. A l'hôtel, nous prîmes le portier de nous réveiller à 5 heures, puis nous montâmes à notre chambre.

Quelle chambre, mes amies ! Elle donnait sur une vaste poubelle où rôdaient tous les chats de Turquie et d'où tous les cambrioleurs et tous les assassins d'Asie eussent pu nous atteindre le plus aisément du monde. Par ailleurs, cette poubelle était bornée, au sud, par la cheminée de l'estaminet d'en face, à l'est, par un urinoir et, à l'ouest, par l'atelier d'un chaudronnier.

Quelle nuit, mes sœurs ! Aussitôt que nous eûmes éteint la lumière, toute la chambre fut envahie par une odeur de chichas et d'ammages, une odeur voisine du chaudronnier se mit à taper sur ses chaudrons avec toujours plus de vigueur et de persévérance et, par nuées, d'étranges bêtes, plus grosses que des hannetons et aussi bruyantes que

des avions-mouches, vinrent survoler nos têtes pour atterrir sur nos lits qu'elles finissaient par traverser en courant. Enfin, les chats de gouttières firent leur entrée, un à un, en rang serré. Je me levai d'un bond et m'en fus chercher le patron, en poussant des cris d'horreur. Mais le patron, avec un large sourire, me fit comprendre en turc que tout cela n'était rien et que nous n'avions qu'à fermer notre fenêtre.

Mon époux ne pouvant supporter de dormir sans air, je pris le parti de m'enfermer dans un véritable cocon d'étoiles : un collant doublé de deux pantalons et de quatre chaussettes pour les jambes et les pieds, une jaquette tournée à l'envers pour le buste, quatre mouchoirs à carreaux pour les mains, et toutes mes robes pour la figure. Ainsi momifiée, sans un bout de peau à laisser en pâture à toutes ces affreuses bêtes, à toutes ces odeurs et à tous ces bruits, je demeurai assise sur mon lit, prête à toute éventualité, en attendant 5 heures du matin.

Nuit effroyable s'il en fut, mais tout plutôt que rater le fameux train de 6 heures !

A 5 heures, le portier frappait à notre porte. A 5 heures moins cinq, le taxi nous enlevait. A 6 heures moins cinq, exactement, nous apprîmes que notre train était parti le matin précédent. Et à 6 heures, sur le peron désert, nous insultâmes en français, avec des gestes pathétiques, tout le personnel ferroviaire turc.

Ce n'est que beaucoup plus tard que l'on nous amena, en grandes pompes, le calendrier du chef de gare, qui indiquait que nous étions lundi alors que nous nous croyions à dimanche... Ayant vécu sans agenda, nous avions complètement perdu la notion des dates ! Je me hâtai alors de réciter une rapide messe basse pour me faire pardonner du Dieu des chrétiens le fait d'avoir laissé passer le jour du Seigneur sans m'en apercevoir, et ce n'est que le surlendemain que nous pûmes mettre les voiles vers la mère patrie, les trains ne passant à Adana qu'un jour sur deux.

Nous avions quitté notre foyer avec deux petites sacoches. A notre retour, nous étions courbés sous six sacs de souvenirs et je portais sur ma tête une enseigne de boutique de chapelier, c'est-à-dire un chapeau mexicain de trois mètres de circonférence et mon mari fumait avec un porte-cigarettes de plus d'un mètre de long. J'avais à mes pieds des babouches-gondoles en argent, à pompons de velours bleu ciel, avec, à ma main droite, un moulin à prière phosphorescent, dans ma main gauche un chameau de bronze, et je portais en bandouillère les deux poupées destinées à mes filles, deux magnifiques Turcs avec barbe et moustache rouillée. Notre bouche était remplie de sucre en paillettes et nos corps pleins de crasse asiatique. Dès notre arrivée, nous avons pris un long bain.

Jacqueline Thévoz

Faisons le point

La main-d'œuvre étrangère

La présence, en Suisse, de centaines de milliers de travailleurs étrangers pose un certain nombre de problèmes très réels, auxquels s'ajoutent les difficultés provoquées par les personnes qui font des déclarations fracassantes à la suite d'enquêtes plus ou moins complètes. Certains en viennent ainsi à se demander si nous ne conduisons pas comme des marchands d'esclaves. Il n'est pas inutile de refaire ce que les militaires — qui n'ont pas que des défauts — appellent une appréciation de situation.

On peut certainement commencer par affirmer que le travail fourni par les étrangers nous a été précieux. Bien des choses auraient été impossibles sans eux, et nous ne pourrions pas, sans leur concours, d'une prospérité que l'on ne retrouve guère ailleurs.

Ajoutons tout de suite, parce que c'est également vrai, que le fait de travailler en Suisse et de gagner des salaires suisses a été pour tous les étrangers un bienfait économique, souvent même la dernière chance avant le désespoir.

Comment les étrangers ont-ils été accueillis ? Quant au contrat de travail lui-même, on leur a assuré la parité avec les ouvriers et employés suisses. C'est une solution qui paraît raisonnable. Quant à l'esprit d'hospitalité, c'est une autre histoire. Nous sommes restés fermés, mais c'est dans nos habitudes : nous ne vivons pas en société ; quand nous sortons, nous sommes en représentation, ou alors en course de contemporains.

A notre décharge, disons que nos hôtes se sont retrouvés en si grand nombre qu'ils se sont au fond très bien passés de notre société parce qu'ils avaient la leur.

La chose grave, c'est que leur famille n'était pas là. Mais il faut se rappeler comment les choses ont commencé. Nous avons cru que nous manquions passagèrement d'ouvriers ; la police, les syndicats et les employeurs ont été d'accord, au début et en partie aujourd'hui encore, pour ne conclure que des engagements à court terme.

En sens inverse, l'étranger n'a envisagé longtemps le travail en Suisse que comme l'occasion de trouver pour un temps limité un gagne-pain intéressant, la possibilité de faire quelques économies pour que sa famille vive ensuite mieux, dans son pays d'origine.

Personne à ce moment-là, et les syndicats moins que quiconque, n'aurait voulu que l'on

... pour votre deuxième question, ce n'est pas tout à fait exact de dire « pour être en accord avec les statuts du Conseil de l'Europe ». J'ai commis, au début, la même imprécision et puis qu'on m'a remis à l'ordre », je pense vous rendre service en vous le signalant. On vous démontrera (côté suisse) que là on est en règle (!)... ce qui a permis la ratification et côté Strasbourg, on m'a dit, c'est confidentiel et dur... (réd. nous ne reproduisons pas les lignes qui suivent puisqu'elles sont confidentielles et, en effet, très dur pour notre pays)... La clause dudit statut se réfère plus exactement au Droit de l'homme et nous devrions dire... « pour que la Suisse se mette en accord avec la Convention des Droits de l'homme et des libertés fondamentales ».

En résumé, je vous supplie de ne pas faire de démarche auprès des autres pays membres, les recommandations du chef des relations extérieures du Conseil de l'Europe sont précieuses.

Que faire alors ? Je me permettrai de vous donner mes humbles suggestions une autre fois.

Nous serions très heureux de les connaître et nous demanderons à d'autres personnes autorisées ce qu'elles ont à proposer. Car un fait est certain — et les réponses de nos lectrices qui, souvent, ont répondu « oui » à la deuxième question un peu à contre-cœur, parce qu'il faut bien faire quelque chose, le prouve — en a assez de pétiéner, de s'essouffier en vain et de n'entreprendre rien de sérieux. Si tant de lectrices ont été favorables à une démarche de l'étranger, il ne faut pas s'en étonner, c'est qu'elles ont l'impression d'étouffer et qu'elles feraient n'importe quoi pour essayer d'obtenir une bouffée d'air frais. Mais si celles qui dirigent le Suffrage féminin estiment, en toute connaissance de cause, qu'il n'y a aucun espoir à faire intervenir l'étranger, il faut leur faire confiance : elles ont certainement pesé le pour et le contre.

Mais pourquoi ne rien entreprendre en Suisse ?

Ne faut-il pas battre le fer pendant qu'il est chaud ? Puisque cette affaire de l'adhésion de la Suisse au Conseil de l'Europe a fait quelque bruit, ne pourrait-on pas saisir l'occasion de provoquer une nouvelle consultation populaire ? de sortir le grand appareil publicitaire et de faire campagne à fond ? Le climat nous paraît n'avoir jamais été aussi favorable.

H. Nicod-Robert

On sait aujourd'hui qu'une part notable des travailleurs venus d'autres pays resteront chez nous. Intégrés d'abord à une entreprise, ils tendent à s'intégrer au pays. Ils font venir leur famille, ils occupent des logements et envoient leurs enfants à l'école. Leur présence fait durer la pénurie de logements. D'anciens prétendent que l'on aurait dû construire d'abord et appeler les étrangers ensuite. Mais si les cinq cent mille travailleurs immigrés ne se trouvaient pas chez nous, il y aurait assez de logements, on ne construirait plus, et beaucoup d'usines manquant de main-d'œuvre auraient une activité plus réduite.

Certains voudraient que nous vivions dans la prospérité sans subir les inconvénients qui résultent de l'immigration massive. En fait, nous avons la prospérité et l'immigration. Est-on bien certain que la prospérité nous aurait été accordée sans l'appoint d'une main-d'œuvre qui fournit le quart du travail accompli en Suisse ?

En conclusion, il n'est pas souhaitable de créer une ambiance dramatique sur le sujet de la main-d'œuvre étrangère. Il y a certes des situations individuelles dramatiques, qui doivent être traitées comme telles, sur le plan local et professionnel. Dans le cas où l'on estime que la famille du travailleur doit le rejoindre, il faut délivrer un permis d'établissement, seul moyen d'assurer à la famille la sécurité dans un cadre stable. Si l'on ne veut pas permettre l'établissement, il ne faut pas encourager la venue des familles ; ce n'est pas une excellente solution, c'est la solution du moindre mal. Pour le surplus, c'est en continuant à bâtir, avec l'aide des étrangers, que l'on créera progressivement des conditions de vie meilleures.

« Bulletin patronal », Lausanne